

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°82



NEIL GAIMAN :
entre miroirs et fumées

Sommaire

► Interstyles

- La Femme qui se croyait planète 6
Vandana SINGH
- Coexistence 22
Thomas DAY
- Qui sème le vent 34
Marie PAVLENKO
- Comment le marquis retrouva son manteau 42
Neil GAIMAN

► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 72
- Le coin des revues,
par Thomas Day 104
- Paroles de libraire :
Morgane Steinmetz & Pascal Thuot : librairie Millepages,
par Erwann Perchoc 106
- AU TRAVERS DU PRISME : NEIL GAIMAN
- English God : le porteur d'histoires,
par Maëlle Alan 110
- Il me doit tout,
par Jean-Daniel Brèque 120
- Neil Gaiman et Kazuo Ishiguro :
une question de genres (entretien) 122
- Bond, le mot est bond : traduire Neil Gaiman
par Patrick Marcel 134
- Neil Gaiman : de l'évasion de Sandman à la mort de Batman,
par Eric Jentile 136
- À la table du Diable : un entretien avec Marion Mazauric,
par Olivier Girard 148
- Fragiles miroirs et précieuses fumées :
les nouvelles chez Neil Gaiman,
par Thomas Day 152
- Par bonheur les histoires :
un guide de lecture de l'autre côté du miroir (et des fumées) 158
- Bibliographie des œuvres de Neil Gaiman,
par Alain Sprauel 169
- SCIENTIFICTION
- Ant-Man : petit mais costaud
par Roland Lehoucq 184
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 192
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 194

Editorial

Face à l'absolue neutralité de son expression, j'ai compris que ma proposition ne remportait qu'un maigre succès — quand il n'est pas convaincu, Gilles Dumay est ainsi, son visage se ferme aussi sûrement qu'une porte de prison et ses yeux sont pareils au puits sous la tonnelle dans le jardin du Béliat' : ronds, noirs et flippants. J'ai avalé une autre gorgée de Caol Ila tout en me disant que demander à nos lecteurs de nous faire un cadeau à *nous* plutôt que l'inverse, c'était quand même chouette comme idée : après tout, il s'agissait de *notre* anniversaire, *nos* vingt ans, pas le leur... J'ai aussi constaté que du Caol Ila, ben y en avait plus des masses ; mon verre était aussi vide que la bouteille posée sur la table basse du salon. Il devait être deux heures du mat' ou pas loin. On sifflait whisky sur whisky depuis un moment — sachant que Gilles, en début de soirée, m'avait affirmé ne plus boire, tout juste un peu de vin, comme d'habitude... J'ai alors réalisé deux trucs : il y avait une autre bouteille dans la cuisine, et personne ne fumait. Ça m'a frappé. On parlait des vingt ans de *Bifrost* et on ne fumait pas. Je me suis dit que c'était à ça qu'on réalisait combien on vieillissait. Plus personne ne fumait. *Bordel*... Je me suis levé, bien décidé à ramener l'autre bouteille, du Big Peat à 53,6°, tout en cherchant un vague réconfort dans le constat du fait que si on clopait plus depuis un bail, au moins, on continuait à picoler. À ce stade, je ne peux nier que l'idée qu'on soit à la Vittel pour nos trente ans m'ait effleuré... « Alors, on fait quoi ? » Gilles parcourait la liste des auteurs susceptibles de donner lieu à des dossiers dans *Bifrost* — une liste qu'on ne finit jamais d'allonger. J'ai vaguement grogné, en plusieurs morceaux : « Pour les dix ans, on avait publié dix nouvelles de dix auteurs différents... Hors de question de faire pareil avec vingt auteurs : un *Bifrost* de trois cent cinquante pages, c'est une horrible merde pour le routage à La Poste... et ma bagnole n'y survivra pas. » On était d'accord depuis un moment (une moitié de bouteille) sur l'idée d'un dossier consacré à Neil Gaiman. Un auteur important, de la « génération *Bifrost* », et dont la notoriété a littéralement explosé en l'espace de dix ans. Neil Gaiman : OK. Mais *quid* de nos vingt ans ? Gilles a soudain relevé la tête, il a braqué sur moi ses yeux toujours ronds comme des boutons, noirs et flippants : « Et si on faisait *deux Bifrost* ? » Il a appuyé sur le « deux » et j'aurais juré que c'était un marteau qui s'abattait d'un coup entre mes oreilles. Le marteau a frappé une deuxième fois quand il a dit que le second *Bifrost*, on pourrait le faire tout en couleurs. Puis une troisième quand j'ai compris que son idée, c'était de l'*offrir* aux abonnés... « T'es malade ou quoi ? » Il a filé à son tour dans la cuisine, est revenu avec une bière allemande dont le nom m'échappe (« Le Big Peat, sérieux, j'peux pas »), puis est parti dans un long monologue. Son truc c'était de faire un hors-série consacré à la bande dessinée de science-fiction, sachant que la BD, par ici, on adore ça. Il a montré les bibliothèques chargées d'albums qui encombrèrent le salon. Insisté sur le fait que la BD, on en a parlé pendant dix ans dans chaque nouveau *Bifrost* (jusqu'au fameux numéro anniversaire des dix ans, justement, le 42 — eh ouais, 42...), qu'on en a même publié *dans* les pages de la revue, que c'était une manière de boucler la boucle, et que vu que le dossier du numéro 82 serait consacré à Gaiman, un auteur de BD, *précisément*, tout ça était

super cohérent. J'ai changé de musique pendant son laïus — viré Bowie pour le Floyd et son « Atom Heart Mother ». Je suis retourné sur le canapé et j'ai levé la tête vers les poutres du plafond. Au-dessus, il y avait nos bureaux, le mien, avec son bordel sans nom, les bouquins partout, les figurines de vieux geek, les ordis, la poussière, les murs couverts de tout et n'importe quoi, et celui d'Erwann et Clément...

Deux Bifrost... J'ai eu une petite pensée pour Christophe Potier, Stéphane Colson et Martial Pourteau, les types avec qui j'avais fondé tout ça vingt ans plus tôt (*vingt ans ! Ho !!*), et qui avaient tous eu le bon goût de quitter le navire dès que possible (l'un s'étant même démerdé pour claquer avant que le navire ne soit seulement lancé).

J'ai fait de mon mieux pour chasser la vague de nostalgie qui montait en moi, la noria des visages de ceux qui, pendant vingt piges, avaient plus ou moins longtemps participé à l'aventure — et croyez-moi, ça fait du monde.

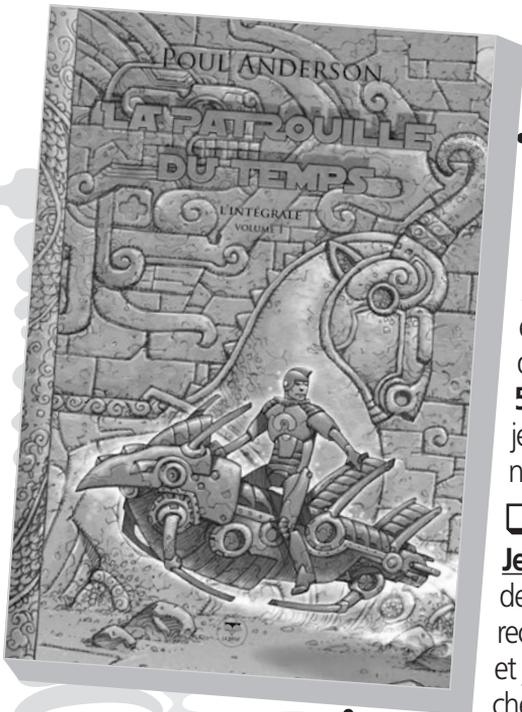
Deux Bifrost d'un coup... Dont un gratuit... Bordel de bordel.

Puis j'ai commencé à me dire que quand même, offrir un hors-série aux abonnés, c'était cool. On pourrait demander à Olivier Fraiser d'en faire la couve, notre auteur BD maison qui collabore à la revue depuis le n°2. Ça serait même l'occasion d'élaborer une petite opé sur les points de vente, proposer aux libraires d'offrir notre hors-série contre deux *Bifrost* achetés, histoire de réimplanter le fonds de la revue...

On pourrait faire une affiche. Et puis, ouais, Gaiman, la BD, *Bifrost*... Cohérence, quoi, c'est sûr. J'ai argué sans trop de conviction que ça allait être l'enfer pour boucler tout ça en même temps. Qu'on allait en chier avec Anaïs et Xavier pour faire la mise sous pli de deux numéros d'un coup. Que ma bagnole aller *vraiment* y laisser ses suspensions — et nous le peu de santé qu'il nous restait. Lorsque j'ai reporté mon attention sur Gilles, il se servait un plein verre de Big Peat. Ses yeux étaient toujours aussi noirs, mais ils n'étaient plus ronds du tout. Ce salopard se marrait derrière son whisky. « Et pour nos trente ans, j'ai une super idée », qu'il a dit... Et vous savez quoi ? Il se pourrait bien qu'on la mette en œuvre...



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **La Patrouille du temps, l'intégrale T.1**, premier des deux volumes réunissant l'ensemble du classique de **POUL ANDERSON**, une intégrale exceptionnelle de 1200 pages publiée dans la collection «Kvasar» au **Bérial**...



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°83 ; je reçois gratos **La Patrouille du temps, l'intégrale T.1**, un livre qu'il est super, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°83, je reçois gratos **La Patrouille du temps, l'intégrale T.1** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux, ma vie prend sens : il était temps !).

Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Bérial'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.berial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°83, le 8 juillet 2016.



NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Thomas Day
Neil Gaiman
Marie Pavlenko
Vandana Singh*

.....

Vandana SINGH

Une auteure indienne dans Bifrost ! Si si... Et pas que dans Bifrost, d'ailleurs, puisque la nouvelle que nous vous proposons ici est tirée du recueil anglais *The Woman Who Thought She Was a Planet* (paru en 2008 chez l'éditeur indien Zubaan, et réédité en 2013 — son unique recueil à ce jour), soit dix excellentes nouvelles à paraître en France dans quelques semaines chez Denoël, au sein de la non moins excellente collection « Lunes d'encre », sous le titre *Infinités*. Joie ! Pour le reste, on précisera que Vandana Singh est née à New Delhi, qu'elle est la fille de deux professeurs de littérature anglaise et qu'elle enseigne elle-même (la physique, pour sa part) aux Etats-Unis. Vandana écrit aussi bien en anglais qu'en hindi et se décrit comme une auteure de fictions spéculatives incluant la SF autant que la fantasy. Si Vandana publie assez peu (deux courts romans pour la jeunesse salués par Ursula K. Le Guin, une vingtaine de nouvelles et novellas depuis 2002), on l'a récemment lue sur Tor.com, dans Lightspeed Magazine ou dans le dernier *Year's Best SF* de Gardner Dozois. Une découverte, en somme, dont on aura l'occasion de reparler sans l'ombre d'un doute...

La Femme qui se croyait planète



LA VIE DE RAMNATH Mishra changea pour toujours un beau matin alors qu'il feuilletait le journal dans la véranda — un rituel qu'il avait observé durant les quarante dernières années de son existence — quand son épouse reposa bruyamment sa tasse de thé et annonça :

« Je sais enfin ce que je suis. Je suis une planète. »

La mise à la retraite de Ramnath était pour tous deux une source de contrariété. Il était jusque-là ravi de maintenir avec Kamala une certaine distance, de la considérer comme un despote bénin de son foyer et la mère de ses enfants désormais adultes, sans pour autant souhaiter partager son intimité. Quant à elle, elle semblait mal à l'aise et grincheuse en sa présence — son masque d'épouse obéissante à la mode indienne avait à peine tenu huit jours. Il abaissa son journal, grimaça, se prépara à la sermonner avec sévérité pour avoir troublé sa quiétude, mais il se contenta d'ouvrir toute grande la bouche en signe d'étonnement.

Son épouse venait de se lever et défaisait son sari.

Ramnath faillit en tomber de son siège.

« Qu'est-ce que vous faites — vous avez perdu l'esprit ? » Il sauta sur elle, saisissant d'une main un pan de coton bleu et lui agrippant le bras de l'autre, jetant autour de lui des coups d'œil affolés, de crainte d'apercevoir un domestique, le jardinier ou les voisins les guettant à travers la profusion de bougainvillées qui protégeait la véranda du soleil d'été. Son épouse, immobilisée entre ses bras, lui lança un regard noir.

« Une planète n'a pas besoin de vêtements, dit-elle avec beaucoup de dignité.

– Vous n'êtes pas une planète, vous êtes folle », dit Ramnath. Il la propulsa dans la chambre. Fort heureusement, la blanchisseuse était partie et le cuisinier s'affairait à ses fourneaux en chantant faux à côté de la radio. « Habillez-vous correctement, pour l'amour du ciel. »

Elle obtempéra. Ramnath vit que ses yeux étaient mouillés de larmes. Il sentit une pointe de souci se mêler à son agacement.

« Est-ce que vous vous sentez mal, Kamala ? Dois-je appeler le docteur Kumar ?

– Je ne suis pas malade, dit-elle. Je viens d'avoir une révélation. Je suis une planète. J'étais naguère un être humain, une femme, une épouse et une mère. Et durant tout ce temps, je me demandais si je n'étais pas quelque chose de plus. Maintenant, je le sais. Être une planète me fait du bien. J'ai arrêté de prendre mes pilules pour le foie.



— Eh bien, si vous étiez une planète », dit Ramnath, exaspéré, « vous seriez un objet inanimé tournant autour d'une étoile. Vous auriez probablement une atmosphère et plein de créatures vivantes grouillant à votre surface. Vous seriez très grande, comme la Terre ou Jupiter. Vous n'êtes pas une planète mais une âme vive, une femme. Une dame responsable d'une maison respectable et détenant entre ses mains l'honneur de sa famille. »

Il constata avec satisfaction que son explication l'avait convaincue, car elle lui sourit et se lissa les cheveux en acquiesçant. « Je vais m'occuper du déjeuner », dit-elle de sa voix normale. Ramnath se remit à lire son journal dans la véranda, secouant la tête en songeant à ce qu'un homme devait supporter. Mais il ne parvint pas à se concentrer sur les dernières gaffes du Premier ministre. Il lui vint soudain à l'esprit que ce serait chose fort terrifiante que d'avoir vécu quarante ans aux côtés d'une personne sans la connaître. D'où lui venaient donc des idées aussi étranges ? Il se rappela le scandale qui avait éclaté, quarante ans auparavant, lorsqu'une de ses grand-tantes était devenue folle, s'était enfermée dans les toilettes extérieures de la maison de ses ancêtres et s'était mise à hurler comme une grue antigone à la saison des amours. On avait fini par la sortir de là tandis que les voisins curieux envahissaient la cour, se répandant en murmures de fausse compassion et en cris d'encouragement. Il se rappela comme elle paraissait calme après qu'on l'eut aidée à franchir la porte défoncée, et comment, sans prévenir, soumise, selon toute apparence, elle avait soudain baissé la tête pour mordre le bras de son époux. Elle avait fini à l'asile d'aliénés de Ranchi. Quelle pénible épreuve pour eux, quelle terrible indignité — un cas de folie furieuse dans une famille de la classe moyenne... il frissonna, reposa brusquement son journal et alla appeler le Dr Kumar. Celui-ci agirait avec discrétion, c'était un ami de la famille...

Mais lorsqu'il entra dans le salon, il faisait noir — quelqu'un avait tiré les rideaux, occulté la lumière matinale. Troublé par le soudain silence — le cuisinier avait cessé de chanter —, il chercha à tâtons l'interrupteur, plus proche que les fenêtres de l'endroit où il se tenait. « Kamala ! » héla-t-il, irrité de constater que sa voix tremblait. Soudain, on ouvrit violemment un rideau à l'autre bout de la pièce, et l'éclat du soleil l'aveugla un instant. Son épouse était là, toute nue, faisant face au soleil les bras bien écartés. Elle se mit à tourner lentement sur elle-même. Son visage se parait d'un sourire béat. La lumière baignait son corps plantureux, les volumes et les replis de chair qui cascadaient sur son ventre pendant et sur ses fesses flasques. D'abord figé par l'horreur, Ramnath se précipita



vers le rideau, le tira, empoigna des deux mains les épaules dodues de son épouse et la secoua sans ménagement.

« Vous êtes devenue folle ! Que vont penser les voisins ? Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ! »

Il la traîna dans la chambre et chercha son sari du regard. Chemisier, jupon et sari gisaient roulés en boule sur le lit. Ceci était déjà troublant en soi car Kamala était d'ordinaire une maniaque de l'ordre. Il se rendit compte qu'il ne savait pas comment lui faire enfiler un sari. Il vit la chemise de nuit rangée proprement sur la tringle de la moustiquaire et la saisit. Son épouse se débattait entre ses bras.

« Vous n'avez donc aucune pudeur ? Enfillez ça ! »

Au bout d'un temps, il réussit à lui passer la chemise de nuit, mais elle était devant-derrrière. Aucune importance. Il la fit asseoir sur le lit.

« Ne bougez pas, restez ici. Je vais appeler le docteur. Le cuisinier est parti ? »

Elle le rassura d'un hochement de tête mais refusa de le regarder en face. Comme Ramnath s'aventurait dans le salon, il hésita puis alluma la lumière plutôt que d'ouvrir les rideaux. Il constata non sans agacement qu'une partie de son corps avait réagi à la nudité de son épouse et à leur brève empoignade. Bien décidé à écarter toute distraction, il se dirigea vers le téléphone.

Le Dr Kumar était parti à l'hôpital pour traiter une urgence. Ramnath eut pour son ami des pensées peu clémentes. « Dites-lui qu'il *doit* me rappeler dès son retour — c'est de la plus haute importance », ordonna-t-il au domestique. Il raccrocha d'un geste brusque. Il retourna dans la chambre. Kamala s'était allongée et semblait endormie.

Ramnath passa toute la journée à monter la garde près de son épouse. À midi, elle avait remis son sari et s'était coiffée. Le cuisinier leur servit un ragoût de pois chiches mitonné aux oignons, au cumin, au gingembre et au chili. Il y avait aussi du riz basmati, qu'ils réservaient pour les grandes occasions, et de minuscules aubergines farcies de tomates et d'épices. Ramnath, qui n'aurait su dire quels étaient les plats préférés de son épouse, avait laissé carte blanche au cuisinier, espérant qu'un bon repas lui ferait oublier sa folie. Mais elle toucha à peine à son assiette, le regard perdu dans ses songeries. De toute évidence, elle avait l'esprit ailleurs. Ramnath sentit une bouffée de colère et se laissa aller à s'apitoyer sur son sort. Qu'avait-il donc fait pour mériter cela ? Il avait travaillé d'arrache-pied quarante ans durant, parvenant au grade de cadre dans la fonction publique gouvernementale. Il avait engendré deux fils. Il lui vint alors à l'idée qu'il aurait été agréable d'avoir une fille, quelqu'un



qu'il aurait pu appeler à l'aide dans de tels moments. Il passa rapidement en revue leurs parentes les plus vénérables — mais soit elles étaient mortes, soit elles vivaient dans d'autres villes, d'autres villages. Pourquoi ce satané docteur ne rappelait-il pas ?

La journée de Ramnath était totalement gâchée. Le soir, il aimait bien faire un tour au club des seniors pour jouer aux échecs avec d'autres retraités, mais aujourd'hui, il n'osait pas quitter son épouse. Quant à elle, elle ne parlait que lorsqu'on lui adressait la parole. Selon toute apparence, elle était calme, donnait ses instructions au cuisinier et faisait elle-même la poussière dans le salon, mais, de temps à autre, il la surprenait le sourire aux lèvres, occupée à fixer son monde intérieur de ses yeux songeurs. Il téléphona de nouveau au docteur, mais s'il était bien rentré chez lui, ce crétin n'y était resté que le temps de s'habiller pour se rendre à une soirée et on ne lui avait pas transmis le message.

Cette nuit-là fut l'une des pires que Ramnath ait jamais connues. Son épouse ne cessa de s'agiter dans son sommeil, luttant contre des entraves invisibles tel un vaisseau tentant de se libérer de ses amarres. Ramnath lui-même subit des cauchemars peuplés de planètes et de matrones nues. Il se réveilla à plusieurs reprises, jetant des regards méfiants sur son épouse agitée, dont les cheveux gris étalés sur l'oreiller recouvraient à demi la bouche grande ouverte. Son souffle souleva dans les airs une mèche, et il eut l'impression qu'elle prenait la forme de quelque horrible créature vivante. Il lui écarta les cheveux du visage en s'efforçant de ne pas trembler. À la clarté lunaire qui se déversait par la fenêtre, son visage était pareil à l'astre nocturne : piqueté de fosses et de cratères, fissuré par l'âge. Elle lui faisait l'effet d'une étrangère.

Le lendemain matin, Kamala se montra plutôt apathique. Contrairement à son habitude, elle ne sortit pas dans l'après-midi pour aller rendre visite à Mrs Chakravarti ou à Mrs Jain. Elle laissa sonner le téléphone jusqu'à ce que Ramnath, exaspéré par son indifférence, le décroche en hurlant, pour être aussitôt embarrassé par la voix pondérée de Mrs Jain. « Mon épouse n'est pas bien », lui dit-il, le regrettant aussitôt. Soucieuse, Mrs Jain se présenta dix minutes plus tard en compagnie de Mrs Chakravarti, apportant des fruits et une tisane concoctée pour la circonstance par la belle-mère de cette dernière. L'espace d'une minute, Ramnath fut tenté de leur dire d'aller au diable et de le laisser en paix, mais il finit par succomber devant leur allure de matrones resplendissantes en sari de coton impeccablement repassé, leurs cheveux teints au henné et réunis en chignon rigoureux, et leur sollicitude de grandes sœurs vertueuses. Kamala sortit de la chambre où elle s'était allongée, les



accueillit avec un plaisir mêlé de surprise et se retira avec elles. Ramnath, ressentant l'ostracisme dont il était la victime, se réfugia dans la véranda surchauffée, n'acceptant qu'à contrecœur la limonade faite maison que lui proposa le cuisinier. Dans la chambre, les trois femmes étaient vautrées sur le lit ainsi que des baleines échouées sur la grève, sirotant leur limonade, papotant et gloussant. Il n'aurait su dire de quoi elles parlaient. Mais, peu à peu, il se sentit réconforté à l'idée que son épouse se comportait au moins de façon normale. Peut-être était-ce une bonne chose qu'elle reçoive ses amies. Peut-être pourrait-il ce soir s'échapper au club des seniors.

Dès que les femmes s'en furent, Kamala affecta de nouveau une tranquillité indifférence. Pendant ce temps, le Dr Kumar se manifesta. Ce crétin insista pour qu'on lui explique quel était le problème avec Mrs Mishra. Ramnath, qui sentait peser sur lui le regard de son épouse, ne savait que répondre. « C'est une question féminine », finit-il par dire, embarrassé. « Je ne peux pas en parler au téléphone. Pouvez-vous venir ici ? »

Le Dr Kumar passa dans la soirée et resta pour dîner. Il releva la pression artérielle de Kamala ainsi que son rythme cardiaque. Son assistant, un jeune homme taciturne, lui fit une prise de sang à des fins d'analyse. Durant tout ce temps, Kamala se montra sereine, hospitalière, demanda fort aimablement des nouvelles de la famille du médecin. Ramnath se dit qu'elle maîtrisait déjà la duplicité des déments, qui leur permet de dissimuler leur folie à volonté.

« Vous devez vous tromper, Mishra-ji », lui dit le docteur au téléphone, deux jours plus tard. « Tout est normal — en fait, elle ne s'est jamais aussi bien portée. Si son comportement vous a paru bizarre, c'est probablement un problème mental. Ce qui n'est pas forcément pathologique. Les femmes sont comme ça : elles se conduisent bizarrement quand elles veulent quelque chose. Peut-être devrait-elle sortir davantage, aller rendre visite à vos fils, par exemple. Des petits-enfants lui feraient un bien fou. »

Mais Kamala refusait de quitter la ville. En fin de compte, Ramnath, suivant en cela les conseils du médecin, la persuada de l'accompagner lors de ses promenades vespérales, espérant que le grand air lui ferait du bien. Il la soumettait à une surveillance sans faille — si elle osait toucher le *pallu* sur son épaule, il lui tapait sur la main en grondant. Les ruelles étroites de leur quartier étaient bordées de canéficiers aux branches cascades de fleurs dorées. Dans le jardin d'enfants, les cadets achevaient leur match de cricket dans la lumière du crépuscule pendant que les minimes jouaient aux billes accroupis dans la poussière, indifférents aux



vaches errantes et aux seniors qui prenaient le frais en marchant à un train de sénateur. Les voisins assis dans les vérandas de leurs bungalows saluaient les promeneurs. Partagé entre espoir et angoisse, Ramnath scrutait fréquemment, discrètement, le visage de son épouse en quête de signes avant-coureurs de sa démente. Elle demeurait calme et sociable, quoiqu'il lui semblât qu'elle entrait dans une sorte de transe, qu'interrompaient des soupirs d'extase lorsqu'elle contemplant le couchant.

Au cours de la semaine suivante, Kamala tenta à deux reprises d'ôter ses vêtements. Ramnath réussit chaque fois à l'en empêcher, mais elle faillit lui échapper lors de sa seconde tentative. Il la rattrapa de justesse alors qu'elle allait sortir devant la maison vêtue d'un chemisier et d'un jupon, à la vue des vendeurs ambulants, des jeunes joueurs de cricket et des vieux promeneurs respectables. Il l'entraîna de force dans la chambre et s'efforça de la secouer un peu, mais elle continua de se débattre et de pleurer. En fin de compte, frustré, il attrapa une douzaine de saris dans la grande armoire métallique et les jeta sur le lit.

« Kamala, dit-il en désespoir de cause, même les planètes ont une atmosphère. Regardez ce sari gris, on dirait un tourbillon de nuages. Vous voulez bien le mettre ? »

Elle se calma aussitôt. Elle commença à mettre le sari gris, dont le crêpe georgette n'avait cependant rien d'estival.

« Enfin vous me croyez, Ramnath », dit-elle. Sa voix semblait altérée. Elle était plus grave, plus puissante. Il la regarda d'un air atterré. Elle l'avait appelé par son prénom ! Cette habitude avait la faveur des jeunes générations, mais jamais une femme honorable et respectueuse des traditions ne s'adressait ainsi à son époux. Il décida de laisser passer pour le moment. Au moins était-elle habillée.

Toute la nuit, Ramnath se débattit contre ses doutes et ses peurs. Une brise soufflait par la fenêtre ouverte, faisait frémir la moustiquaire. À la lueur des étoiles, son épouse, la chambre, toutes choses lui paraissaient étrangères. Il se redressa et prit appui sur son coude pour contempler l'inconnue allongée près de lui. Il songea que s'il parvenait à la faire interner à l'asile de Ranchi sans déclencher un scandale, il n'hésiterait pas. Mais elle avait jeté un charme à ce crétin de Kumar. La gentillesse avec laquelle elle lui avait demandé des nouvelles de sa mère convalescente, pour le féliciter ensuite d'avoir été accepté par une organisation médicale des plus prestigieuse. Kumar connaissait leur famille depuis des années — et, songea soudain Ramnath, il avait toujours eu un faible pour son épouse. Qui l'aurait crue si rusée ? Pendant qu'il la regardait dormir, ses cheveux en bataille et sa bouche béante ainsi qu'une hideuse



caverne, il songea que sa vie serait bien plus facile si elle venait à mourir. Il eut honte de cette pensée aussitôt qu'il la formula, mais il lui fut impossible de l'oublier. Elle l'appelait, le séduisait, elle résonna dans son crâne jusqu'à le convaincre que, s'il n'arrivait pas à faire interner son épouse, il lui faudrait bien la tuer. Il ne pouvait pas vivre comme ça.

Chaque nuit, cela devint un rituel pour lui de la contempler et d'imaginer les différentes façons dont il pourrait commettre un meurtre. Qu'une telle idée puisse lui venir, cela l'avait d'abord choqué — lui, un ex-bureaucrate modèle, songeant à cet acte hideux qu'est le meurtre de la mère de ses fils —, mais c'était indéniable : cette pensée, ce fantasme lui procurait du plaisir. Un plaisir secret et coupable, comme le sexe avant le mariage, mais un plaisir quand même.

Il se mit à compter les méthodes. Profiter de son sommeil pour l'étouffer avec un oreiller serait la plus facile, mais il craignait que le médecin légiste se rende compte de quelque chose. Même problème s'il décidait de l'étrangler. Il y avait le poison — mais où s'en procurer ? Et à présent qu'elle avait cessé de prendre ses pilules pour le foie, il ne pouvait se livrer à une habile substitution. Satanée bonne femme !

Une nuit, alors qu'il la regardait dormir, il posa tout doucement la main sur son cou. Elle frémit un peu, ce qui l'effraya, mais il se força à laisser sa main là où elle était, sentant le pouls qui battait à sa gorge. Il commença à la caresser avec le pouce. Soudain, elle toussa et il retira sa main, terrifié. Mais elle ne se réveilla pas. Elle expulsait quelque chose de sombre par la bouche. L'espace d'un instant, il crut que c'était du sang, qu'il devait appeler le médecin ; puis il songea qu'elle allait peut-être mourir d'elle-même. Peut-être lui avait-il suffi de le souhaiter assez fort. Elle toussa encore et encore, mais sans se réveiller. Et la substance sombre s'était maintenant répandue autour de sa bouche, sur son menton, comme une sorte de gelée. À sa grande horreur, il vit que ce n'était pas du sang mais une masse de petites choses mouvantes. L'une d'elles se dressa quelques instants sur ses pattes postérieures pour l'examiner, et il recula, horrifié. C'était un alien insectoïde, à peu près grand comme son index. Une armée de créatures semblables émergeait de la bouche de son épouse.

La moustiquaire était soigneusement bordée de tous les côtés — il se débattit avec elle, tenta de la déchirer à coups d'ongles, mais les créatures furent sur lui avant qu'il ait pu sortir du lit. Il voulut pousser un cri mais ne réussit qu'à émettre un geignement. Elles recouvrirent son corps tout entier, s'insinuèrent sous ses vêtements, le mordant et le pinçant de leurs minuscules appendices acérés. Il essaya de les chasser d'un revers de la



main, mais elles étaient trop nombreuses. Elles émettaient un chant rappelant celui du grillon, mais en plus doux. Il hurla de désespoir, suppliant Kamala de le sauver, mais elle resta allongée paisiblement pendant que ces choses continuaient à sortir de son corps. Au bout d'un temps, il s'évanouit.

Bien plus tard, il ouvrit les yeux, non sans difficulté — ses larmes en séchant avaient collé ses paupières. Une pâle lueur matinale entrait par la fenêtre. Il n'y avait aucun signe des créatures. Une large déchirure s'ouvrait dans la moustiquaire et un moustique lui bourdonnait à l'oreille. Sa femme dormait toujours, allongée près de lui. Peut-être que son épreuve n'était qu'un cauchemar, se dit-il, que sa conscience le châtiât pour ses pensées impies. Mais il savait que la douleur qui affligeait son corps, que les bleus et les traces de morsures étaient bien réels. Pris de terreur, il se tourna vers son épouse. Ses yeux s'ouvrirent soudain.

Hai bhagwan ! Elle fixait sa chemise de nuit blanche déchirée, les confetti de sang qui la piquetaient. Il tiqua comme elle tendait une main pour effleurer les minuscules plaies. Les créatures avaient épargné son visage. Une preuve de leur ruse, se dit-il. « Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée ? Je leur aurais parlé — ils auraient compris, ils ne vous auraient pas blessé.

– Que sont ces créatures ? murmura-t-il.

– Des habitants, dit-elle. Je suis une planète, rappelez-vous. »

Elle sourit en voyant la tête qu'il faisait.

« N'ayez pas peur, Ramnath. » Voilà qu'elle l'appelait encore par son prénom ! Était-elle possédée ? Devait-il consulter un astrologue ? Un exorciste ? Dire qu'un homme rationnel comme lui en était réduit à cela !

« N'ayez pas peur, répéta-t-elle. Les plus jeunes sont sans doute en quête d'un endroit à coloniser. Si vous avez envie de devenir un satellite, Ramnath, faites-le-moi savoir. Ces petits animaux sont très bénéfiques pour leur planète. Ils m'ont rendu la santé.

– Voulez-vous aller rendre visite à votre mère ? chuchota-t-il. Cela fait un moment que vous n'êtes pas retournée chez vous. Je vais prendre les dispositions... »

Cela faisait cinq ans qu'il l'empêchait de se rendre dans le village de ses ancêtres — il y avait toujours quelque chose qui exigeait son attention. Le mariage de leurs fils, son départ à la retraite et le fait que *quelqu'un* devait régenter la maison et superviser le travail des domestiques.

« Oh, Ramnath, fit-elle en adoucissant le regard. Vous n'avez jamais été aussi généreux. J'ai l'impression que vous avez changé. Non, je ne veux pas vous quitter, pas encore. »



Elle nettoya ses plaies avec du Dettol et de l'eau chaude. Elle l'observa avec sollicitude pendant qu'il prenait son petit déjeuner. Plus tard, elle retrouva son regard distrait tandis qu'elle allait et venait dans la maison, faisant la poussière et déplaçant les objets d'un air machinal. Ramnath fut pris du besoin de fuir.

« Cela vous dérange si je vais au club ce soir ?

– Non, bien sûr, répondit-elle aimablement. Amusez-vous bien. »

Sur le chemin du club, il se permit de téléphoner à son fils aîné, décision qui se révéla des plus coûteuse.

« Mais, papa, maman vient juste de m'appeler. Elle semblait tout à fait normale. Vous êtes sûr que vous vous sentez bien ?... Non, je ne peux pas venir en ce moment. Nous avons un procès très important en cours. Mon associé m'a confié le dossier... »

Le cadet se trouvait en Allemagne, où il effectuait une mission d'ingénierie. Vaincu, Ramnath s'immergea dans une partie d'échecs avec une vague connaissance, qui le battit à plate couture.

« Vous perdez la main, monsieur ? » dit l'autre, dont la jeunesse relative était agaçante.

En rentrant chez lui, Ramnath avait l'impression de retourner en prison. La maison était quasiment silencieuse, on n'entendait que le cuisinier qui chantait en travaillant. L'envie lui prit soudain de lui dire de la fermer. Où était donc son épouse ?

« Elle est allée au jardin public, sahib », lui dit le cuisinier.

Il se demanda s'il devait la rejoindre. Mais, cinq minutes plus tard, elle apparaissait devant la maison, un ballon à la main. Elle agita la main et lui sourit sans vergogne. Il constata avec soulagement qu'elle était habillée. Elle mangeait une crème glacée.

« Comme je me suis amusée, Ramnath, lui dit-elle. J'ai joué avec les petits enfants. Je leur ai acheté un ballon à tous. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas eu de ballon. »

Plus tard, une fois que le cuisinier se fut retiré, il lui parla sérieusement.

« Kamala, ces... choses, ces créatures qui sont en vous... Je pense que vous devriez subir des examens. Ce n'est pas bien de dissimuler cela au docteur Kumar. Vous souffrez d'une terrible maladie... »

– Mais je ne suis pas malade, Ramnath. Je vais très, très bien. Après toutes ces années.

– Mais...

– Et ces choses, comme vous dites, ne sont pas des choses mais ma propre création. Elles viennent de moi, Ramnath. »

Elle lui donna un petit soufflet pour rire.



« Vous semblez grincheux et fatigué, dit-elle en pinçant sa joue maigre. Mes petits animaux vous feraient beaucoup de bien, Ramnath, si seulement vous consentiez à renoncer à vos préjugés. »

Il s'écarta d'elle à reculons, outré et horrifié.

« Jamais ! Kamala, je vais aller dormir sur le sofa. Je ne peux pas... »

– Comme vous voudrez », dit-elle d'un air indifférent.

Cette nuit-là, il resta éveillé durant un long moment. Il entendait les grillons chanter devant la fenêtre, mais il était trop nerveux pour se lever et aller la fermer. Tous les petits bruits nocturnes — le murmure du rideau sous la brise, les couinements asthmatiques du ventilateur au plafond, le friselis des feuilles de bougainvillée au-dehors — tout cela lui faisait penser aux créatures insectoïdes. Il se réveilla à un moment donné, persuadé que certaines d'entre elles s'étaient postées sur le dossier de l'étroit sofa, l'observant avec des gestes étonnamment humains, lui qui gisait impuissant sous leurs yeux. Il se laissa doucement glisser à bas du sofa, le cœur battant à tout rompre, mais une saute de vent fit gonfler les rideaux, qui flottèrent telles des voiles spectrales, laissant entrer le clair de lune, et il vit qu'il n'y avait rien sur le dossier, après tout. Et il s'endormit enfin, épuisé.

Au fil des jours suivants, ce fut avec les plus grandes difficultés qu'il s'accrocha à sa santé mentale. Il se demanda s'il ne devrait pas renoncer au monde et se retirer dans l'Himalaya. Peut-être que les dieux qu'il avait tenus ces dernières années pour quantité négligeable se vengeaient à présent de lui. Il n'avait pas renoncé à ses projets de meurtre, quoiqu'ils lui semblent désormais irréalisables, sauf à agir à distance. Comme il contemplait sa femme pendant le dîner, il commença pour la première fois à se poser des questions sur elle. À quoi ressemblait-elle vraiment ? Que désirait-elle qu'il ne lui eût pas donné ? Comment en était-il arrivé là ?

« Kamala », dit-il un jour. Il était d'humeur étrange. Le matin, il avait allumé un bâton d'encens devant les dieux du foyer. La maison était encore imprégnée du parfum du bois de santal. Du fait de ce rituel, il se sentait humble, vertueux, comme s'il renonçait enfin à son ego pour se soumettre au divin. « Dites-moi l'effet que cela fait... d'avoir ces... ces animaux en vous... »

Elle sourit. Ses dents étaient très blanches.

« La plupart du temps, c'est à peine si je les sens, Ramnath, dit-elle. J'aimerais bien que vous acceptiez d'être colonisé. Cela vous ferait du bien et cela les aiderait — les plus jeunes ne cessent d'exiger un nouveau monde. Je les entends parfois chanter, ils strident comme des grillons. C'est un langage que je commence à comprendre. »



Il crut les entendre, lui aussi.

« Que disent-ils ? »

Elle fronça les sourcils et tendit l'oreille. Elle soupira.

« Une planète a besoin d'un soleil, Ramnath, dit-elle d'un air évasif. Mon voyage ne fait que commencer. »

Après cette conversation, il remarqua que son épouse était de plus en plus agitée. Elle ne cessait de sortir dans le jardin pour prendre le soleil au milieu des goyaviers flétris, alors qu'il faisait quarante degrés. Dans la maison, elle allait de pièce en pièce, émettant un léger gazouillis et fredonnant une mélodie atonale. Ramnath sentit sa pieuse résolution se fracasser. Irrité, il passa la soirée au club.

Le lendemain soir, se rappelant son devoir, Ramnath traîna son épouse dehors pour leur promenade. Elle commença par protester faiblement, puis se laissa conduire dans la rue. Lorsqu'ils arrivèrent au jardin public, le soir commençait à tomber doucement. Une lune pâle et quelques étoiles flottaient dans le ciel. Kamala s'attarda devant l'entrée.

« Venez donc », dit Ramnath, impatient de reprendre la promenade.

Mais son épouse poussa un cri de plaisir et se tourna vers le jardin, où un homme vendait des ballons dans la pénombre. Elle se mit à courir vers lui, gesticulant comme une enfant excitée. Gêné et irrité, il la suivit à une allure plus mesurée.

« Encore des ballons », l'entendit-il dire. Des pièces de monnaie tintèrent. Une petite foule de gosses des rues sortit de nulle part. Il entendit dans l'obscurité les grincements rythmés d'une balançoire.

Voilà qu'elle distribuait des ballons à ces morveux, qui hurlaient et trépassaient tout autour d'elle.

« Moi aussi, tantine-ji ! »

Les ballons ballottaient au-dessus de leurs têtes comme de petits globes au clair de lune. Ramnath écarta les enfants et agrippa son épouse par l'épaule.

« Suffit, cracha-t-il. Vous êtes en train de pourrir ces bons à rien ! »

Elle se dégaga de son étreinte. Elle lâcha l'un de ses ballons et le regarda monter paresseusement vers le ciel étoilé. Un soudain coup de vent délogea le *pallu* de son sari, révélant son chemisier. Le marchand de ballons ouvrit de grands yeux en découvrant son décolleté profond.

« Remettez de l'ordre dans votre tenue, pour l'amour du ciel », ordonna Ramnath dans un murmure désespéré. Il regarda tout autour de lui pour voir si quelqu'un d'autre observait le spectacle, et reconnut à sa grande horreur la silhouette tout en raideur du juge Pandey qui se dirigeait vers eux, tapotant du bout de sa canne le sol de l'allée. Redoutant



d'être aperçu, et ainsi associé avec cette démente aux yeux du magistrat, Ramnath se réfugia dans l'ombre inadéquate d'un faux ashoka. Fort heureusement, le juge Pandey ne le vit pas. Il aperçut ce qui lui parut être une femme dévergondée et pressa le pas au cas où on l'aurait vu en train de la reluquer. Ramnath, transpirant de soulagement, émergea de l'ombre et s'empara du pan de sari qui gisait sur le sol. Son épouse avait lâché trois autres ballons dans l'air et observait leur ascension avec un plaisir enfantin. Les gamins autour d'elle lançaient des cris suraigus.

« Lâchez-en un autre, tantine-ji ! »

– Rentrez à la maison, Kamala, supplia Ramnath. C'est de la folie ! »

Mais au lieu de lui répondre, Kamala lâcha tous les ballons, sept ou huit en tout. Ils s'élevèrent vers le ciel. Elle tendit les bras vers eux, le visage paré d'une expression de désir et de béatitude. Lentement, majestueusement, elle commença elle aussi à monter dans les airs — deux centimètres, cinq.

« Mais que faites-vous ? » dit Ramnath dans un murmure horrifié.

Un mètre, un mètre cinquante. Ramnath en resta bouche bée. Il tira sur le pan de sari qu'il tenait à la main, mais elle continua son ascension, tournant lentement sur elle-même, laissant derrière elle un sillage de coton long de deux mètres, puis cinq. Il était trop tard lorsque Ramnath lâcha le sari. Son épouse s'éleva dans l'air nocturne, son jupon blanc se gonflant comme les voiles d'un navire.

« Oooh ! Regardez ce que fait tantine ! »

Quelques-uns parmi les gosses des rues avaient reculé. Le visage du marchand de ballons était l'image même de la stupéfaction.

« Revenez ! » s'écria Ramnath.

Les enfants hurlaient, pointaient du doigt et sautaient de joie. Elle avait atteint une certaine altitude, s'élevait au-dessus des arbres et des maisons. Les ballons étaient dispersés autour d'elle comme une flottille de petits navires d'escorte. Les gens sortaient de chez eux en courant pour la montrer du doigt et la regarder. Un objet blanc et léger tomba du ciel — son jupon ! Chemisier et sous-vêtements suivirent. Paralysé par l'horreur, Ramnath regardait les gamins courir dans tous les sens, s'efforçant d'attraper les effets de son épouse dans les ténèbres. Quelqu'un — Mrs Jain, peut-être — se mit à beugler : « *Hai bhagwan*, c'est Kamala, Kamala Mishra ! »

Tous reprirent ce cri en chœur. Chaque fois qu'il retentissait, Ramnath sentait son honneur et le nom de sa famille sombrer un peu plus dans le sol. Il tenta de s'éclipser, de se dissimuler dans l'ombre des arbres comme un voleur, espérant que personne ne le reconnaîtrait. Mais, une fois qu'il

fête foraine des années soixante-dix. Superbe mise en perspective d'un passage à l'âge adulte, portrait énamouré d'un mode de vie menacé, éléments fantastiques discrets mais indubitables, voilà un livre aussi satisfaisant que réconfortant. Même la qualité de la traduction a progressé !

• LIGNY, Jean-Marc, **Inner City**, Hélios. Du *cyberpunk* à la française. Il y en a peu, mais Ligny réussit son livre à la perfection.

Qu'il décrive la Haute Réalité (le paradis virtuel) ou la Basse (l'enfer du réel), il montre la même créativité. La collision de Hang, hacker à l'affût du sordide, et de Kris, l'enquêtrice résolue, va faire des étincelles. Jusqu'à la fin, d'une rare noirceur. À noter que cette version, rééditée d'ActuSF, a été remise à jour, principalement sur l'aspect technologique du roman ; l'originale avait obtenu il y a vingt ans un Grand Prix de l'Imaginaire bien mérité.

• MARTIN, George R.R., **Au fil du temps**, Hélios. La renommée mondiale de l'auteur du « **Trône de fer** » nous vaut une abondance de traductions, y compris des nouvelles qui forment un des pans les plus brillants de son œuvre. S'il n'est pas le meilleur, ce recueil conçu avec astuce (il débute et finit par deux versions du même récit à plus de quinze ans d'écart, ce qui souligne les progrès accomplis) comporte la novella « *Variantes douteuses* », chef-d'œuvre qui mêle l'une des marottes de l'auteur, les échecs, à un thème qu'il utilise peu, le voyage temporel, et « *Une affaire périphérique* », excellent *space-op* comme il sait les concocter, parmi d'autres textes toujours au minimum intéressants. Chapeau.

• NAAM, Ramez, **Nexus**, Pocket, « SF ». Jeune chercheur, Kade utilise une drogue pour changer le cerveau humain jusqu'à lui octroyer des pouvoirs. Une agence américaine luttant contre les risques émergents le contraint à espionner une pionnière chinoise du domaine. La Thaïlande, où se tient un



grand congrès de neurobiologie, va devenir un champ de bataille dont Kade, entre autres, ne sortira pas indemne. Premier volume d'une trilogie qui s'annonce passionnante, ce gros thriller aussi ambitieux qu'inventif fait mouche.

• SANDERSON, Brandon, **Légion : À fleur de peau**, Le Livre de Poche, « Orbit » [inédit]. Une enquête de haute technologie menée par un protagoniste flanqué d'une cinquantaine d'« aspects » — des

pans virtuels de sa personnalité qui stocquent et manifestent des aptitudes et du savoir. Mené tambour battant par un artisan doué, traduit au cordeau par une Mélanie Fazi qui connaît la musique, ce bref roman se contente de distraire, mais il fait ça très bien.

• WAGNER, Roland C., **Poupée aux yeux morts**, Hélios. Réédition bienvenue de ce qui a été, à la fin des années quatre-vingt, la première réussite majeure de l'auteur, un gros roman découpé en trois tomes chez « Anticipation » après avoir failli, dit-on, forcer les portes de la citadelle « Ailleurs &

Demain ». L'inversion du paradoxe de Langevin lance une aventure échevelée et assoit un univers fictif auquel Wagner ne cessera d'ajouter. Et il y a le founain. Édition dite définitive, révisée en 2008. La postface joviale de Michel Pagel trace l'un des portraits les plus fidèles de Roland qui soit. Juste indispensable.

• WINTERS, Ben H., **Dernier meurtre avant la fin du monde**, 10/18. Bonne surprise pour moi que ce polar pré-apocalyptique. Le futur proche. Un astéroïde doit

heurter la Terre dans quelques mois. Tout se délite, les réseaux comme les familles. On délaisse son travail. Hank Palace, jeune inspecteur de police, décide qu'un actuaire dont tout le monde estime qu'il s'est suicidé a bien été assassiné. Envers et contre tout, il s'obstine à enquêter. Il y a du Don Quichotte chez ce flic désabusé mais idéaliste. Un chouette livre qui joue sur deux genres avec mesure.



This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com

site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Maëlle Alan, Étienne Barillier, Bertrand Bonnet, Eva Boussard, Jean-Daniel Brèque, Antoine Chalet, Pierre Charrel, Thomas Day, Grégory Drake, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Romain Etienne, Christophe Falgayras, Frasier, Philippe Gady, Neil Gaiman, Raphaël Gaudin, Olivier Girard, Karine Gobled, Kazuo Ishiguro, Eric Jentile, Arnaud Laimé, Olivier Legendre, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Patrick Marcel, Marion Mazauric, Bruno Para, Marie Pavlenko, Erwann Perchoc, Vandana Singh, Alain Sprauel, Cid Vicious, Nicolas Winter.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

Ce numéro a été particulièrement chaud à boucler, d'abord parce qu'en fait d'un numéro, on s'en est cogné deux — comme si un énorme dossier Gaiman, ça suffisait pas, il a fallu qu'on se rajoute un hors-série BD, bordel... Donc, un grand merci à Gilles Dumay, qui a eu l'idée dudit hors-série (et en assuré une bonne part : bien fait pour lui). Merci aussi à Patrick Marcel, qui a joué l'interface Gaiman/Agent - Agent/Gaiman (pas une sinécure) ; sans Patrick, ce numéro ne se serait sans doute pas fait. Un merci bien particulier également au fils du rédac/chef, qui a fini chez les flics en plein bouclage ou presque, pour cause de cannabis consommé juste devant le commissariat (champion !), ce qui a mit le boss vénéré dans un état qu'on vous laisse imaginer. À Sofia, à qui on pense beaucoup et qu'on embrasse. À Thibaud Eliroff, pour les SP de Gaiman (ça nous a bien aidé). Et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par le printemps — quand comme nous on a vingt ans, le printemps, y a rien de mieux !

Dépôt légal : avril 2016

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-79-7

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (enfin... avec 30% de moins cette année).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne s'engage à nous faire un énorme cadeau pour nos 20 piges (chèques acceptés !)

